

LA FORET DERRIERE LES MURS

Il était une fois, évidemment...

Il était une fois, bien malin qui pourrait dire laquelle...

Il était une fois, au Kremlin, ou à Bicêtre, ou peut-être à Biscaille...

Il était une fois, pour en finir une fois pour toutes avec le temps des pendules sans imagination et les cartes des géomètres myopes, non loin de la Porte d'Italie, un peu à l'écart de l'avenue de Fontainebleau, une forêt où personne, jamais, n'avait mis ni pied ni nez. Cernée de murs immenses, elle étalait ses arbres comme une chevelure verte au-dessus de remparts assez hauts pour décourager le plus hardi ramasseur de champignons. C'est le Fort, disaient simplement les gens qui vivaient alentour, le Fort de Winchester, prétendaient ceux qui voulaient paraître savants mais qui écorchaient les "win" les "ches" et les "ter" en un grommelot de "Winchestre" ou "Vincestre". C'est aujourd'hui le siège du quarante-douzième régiment de transmission de sous-marins aéroportés, claironnaient cinq sur cinq ceux qui voulaient être précis. C'est le poumon du pays, ajoutaient les enfants qui se souvenaient de la leçon de sciences naturelles où la maîtresse avait expliqué comment les feuilles des arbres transforment le gaz carbonique en oxygène.

A la vérité, la forêt derrière les murs était le royaume d'une créature bizarre que ceux qui croient que les légendes racontent mieux le monde que les livres savants connaissent encore sous le nom de "bi-être".

En ces temps de fables, qui sont de tous les temps, vivait dans la forêt derrière les murs un enfant solitaire que la nature avait doté d'un caractère secret, d'une belle chevelure blonde, d'une belle toison noire et de quatre grands yeux profonds, car il avait deux têtes. Comment était-il arrivé en ces lieux ? Sans doute par quelque miracle ou sortilège en usage dans les contes. Mais sait-on jamais pourquoi et comment on arrive là où l'on est ? Le fait est qu'il avait toujours vécu dans la forêt et s'y trouvait fort bien. L'air était bon, le vent léger, au point qu'un poète, en son temps, mit l'endroit en chanson :

Tout ça ne vaut pas un clair de lune à Maubeuge

Tout ça ne vaut pas le soleil de Tourcoing

Tous ça ne vaut pas une croisière sur la Meuse

Tout ça ne vaut pas des vacances au Kremlin

Bicêtre.

Quand la neige de l'hiver repeignait son domaine en noir et blanc, l'enfant allumait un feu et s'abritait dans un trou de terre tapissée de feuilles ramassées à l'automne. Au printemps, il guettait l'éclosion des bourgeons, et sitôt les beaux jours, il grimpa dans sa cabane dans les arbres d'où son regard embrassait l'horizon. Un pigeon sage, de la race des voyageurs comme les gitans de la zone, lui tenait volontiers compagnie.

Il n'y avait que des bois autour de la forêt. Au Nord, les toits des maisons attestaient de la présence d'un village séparé d'une immense ville par une zone de friches et de cabanes. A l'Ouest, de grands bâtiments formaient une sorte de cité fermée où il

devinait parfois les promenades silencieuses d'hommes en bleu, parfois d'étranges cortèges d'hommes enchaînés dont le pigeon l'avait assuré que, comme tous les autres humains de la terre, ils ne possédaient qu'une seule tête à laquelle ils tenaient si fort qu'il suffisait de les menacer de la leur couper pour qu'ils consentent à vivre en paix.

— Ils doivent être bien malheureux de n'avoir qu'une seule tête, avait réfléchi l'étrange créature de la forêt derrière les murs. Quand ils sont tristes, ils sont complètement tristes. Alors que moi, quand une tête me pèse, l'autre est là pour la consoler...

— C'est pourquoi ils évitent de vivre seuls, avait expliqué le pigeon. Ils se regroupent, ils s'accouplent. De sorte que lorsque l'un a envie de pleurer, l'autre essaie de le faire rire.

— Et s'ils ont envie de pleurer ensemble, avait demandé l'enfant ?

— Cela s'appelle le malheur, avait répondu l'oiseau. Ça peut arriver. Mais quand ensemble ils ont envie de rire, alors là... Là, c'est le bonheur et c'est une très belle chose !

— Ça fait comment, avait insisté l'enfant ?

- Le bonheur avait dit l'oiseau, le bonheur...

Et il s'était tu quelques instants pour chercher ses mots.

— Le bonheur, vois-tu, est très difficile à expliquer. J'ai cru à une époque qu'il arrivait quand on ne manquait plus de rien. Mais j'ai vu des gens qui rentraient le ventre plein dans des maisons chaudes et qui portaient la barre du malheur inscrite sur le front. J'en ai vu d'autres le ventre vide autour d'un pauvre feu de planches qui conservaient la lumière du bonheur au fond des yeux. Alors là... là... des rires, des

chants, de la musique. Ils dansent, ils s'embrassent, ils se touchent et on dirait que l'avenir...

— Ça ne m'intéresse pas, avait coupé l'enfant. Tu dis des mots que je ne comprends pas. Il avait baissé sa tête blonde pour que la brune vienne la consoler. L'avenir, ça ne voulait rien dire. Il était là depuis toujours, et n'avait pas de passé. Le bonheur, le malheur, il ne pourrait jamais éprouver l'un ou l'autre, condamné qu'il était à la tiède mélancolie de l'équilibre. Pourtant, l'avenir, un jour, sans lui demander son avis, frappa bientôt aux portes de sa forêt.

Un hiver, des bûcherons coupèrent les arbres des bois. Au printemps, l'enfant découvrit à ses pieds des jardins où des hommes pliés en deux bêchaient, binaient et plantaient. "- Fort bien, se dit-il, le spectacle est distrayant". Un peu plus tard, un bruit de tonnerre sourd et lointain le tira de son sommeil. Là où poussaient naguère les cabanes dans les friches, au Nord, passaient et repassaient d'énormes engins orange. Ils brisèrent les cabanes, aplanirent les buttes et coulèrent au sol une couche d'un liquide épais et noir sur lequel, dès qu'il fut sec, se mirent à rouler toutes sortes de véhicules à moteurs. "- C'est fantastique, s'émerveilla l'enfant, et comme ça va vite !" Le pigeon ne partagea pas son enthousiasme. Bientôt, les bûcherons attaquèrent les arbres de la grand route qui menait de la campagne à la ville. Le pigeon fronça le sourcil. Bientôt, les bulldozers et les pelleteuses montèrent à l'assaut de la forêt. Chaque matin, l'enfant découvrait une construction nouvelle au bout de son regard. Et pas une petite ! Des immeubles de cinq, sept, dix étages. On rasait les maisons basses pour construire des bâtiments plus hauts que son arbre. L'enfant battait des mains. Le pigeon se taisait. On combla les fossés du Sud pour construire encore et encore des logements où vinrent

s'installer des hommes et des femmes dont certains venaient de très loin. Les jardins ouvriers avaient disparu. Le pigeon aussi. L'enfant ne s'en inquiéta pas. Il n'avait pas assez de ses deux paires d'yeux pour regarder le monde changer. On aurait dit que la terre bougeait plus vite que le ciel quand le vent y pousse ses troupeaux de nuages d'avril.

— Maintenant, pensa-t-il, je sais ce qu'est le bonheur. C'est découvrir tous les jours quelque chose de nouveau.

Il n'en avait pas pensé plus quand le malheur pointa le bout de son nez.

C'était une nuit de silence avec une grosse lune ronde. Tic...tac... La tête brune ouvrit un œil. Tic...tac... Elle ouvrit le second et secoua sa compagne blonde qui ouvrit les deux à la fois. Tic...tac...tic...tac... L'enfant grimpa au sommet de son arbre. Là-bas, tout en haut d'une grande usine au bord de la grande route, comme une grande roue de foire aux nacelles rouges que pointaient deux doigts inexorables, une grande pendule égrenait les minutes du temps qui passe et qui ne revient pas. Elle comptait le temps du travail et des intérêts placés à terme, elle comptait à rebours la fin des légendes et des minutes gratuites. C'était elle, l'avenir que le pigeon avait renoncé à lui expliquer, l'annonce d'un temps nouveau réservé aux monocéphales où il n'aurait plus jamais sa place. Il leva sa main droite et posa sa paume sur sa tempe brune.

— J'ai mal, dit la bouche. J'ai mal à la tête...

Sa main gauche vint se poser sur le front de sa tête blonde.

— Moi aussi j'ai mal, dit la deuxième bouche. Et les deux paires d'yeux, à l'unisson, se mirent à pleurer.

Longtemps le bi-être se demanda comment arrêter la pendule assassine. Impossible de quitter la forêt et d'exhiber ses deux têtes à la face d'un monde qui ne voulait plus en voir qu'une seule. La blonde accepta de se cacher dans un sac, mais se mit à tousser et à étouffer. Il supposa alors qu'en fabriquant deux bras et deux jambes supplémentaires avec des branches il pourrait faire croire à deux enfants se tenant par l'épaule. Le résultat tenait plus de l'épouvantail que de la paire d'amis. Il fit mille tentatives soldées par mille échecs quand le ciel, qui a la fâcheuse manie d'attendre qu'on soit au fond du trou pour tendre la main, lui offrit la solution.

Un matin qu'il se désespérait en haut de sa cabane en surveillant la progression du monde vers son domaine secret, il remarqua un gamin en route pour l'école.

— Regarde, dit la tête brune.

— Pas envie, fit la blonde boudeuse.

— Si regarde, insista la première. Il porte un masque.

Effectivement, l'enfant portait une cape sur les épaules et un masque de diable avec deux cornes rouges sur le visage.

— Et alors ? demanda la tête sceptique.

— Et elle, poursuivit la brune, regarde-la, elle !

C'était une petite fille à tête de mort qui riait avec sa copine. Passèrent ensuite un écolier avec des dents de vampire, un autre avec une tête de zombi et un troisième avec celle d'une sorcière.

— On dirait qu'aujourd'hui tout le monde se déguise, expliqua la tête brune. C'est le moment d'en profiter. Il te suffira de rester impassible comme un masque, et personne ne nous remarquera.

Comme la tête blonde hésitait encore, l'enfant décida que ses deux visages tiendraient alternativement le rôle du déguisement. C'était un jour d'octobre où l'été jouait les prolongations, la créature n'osa abandonner son refuge qu'en toute fin d'après-midi, à l'heure d'entre chien et loup où l'œil hésite à reconnaître le monde tel qu'il se montre. Il quitta la forêt par le Sud où le mur était moins haut, mais à peine avait-il posé le pied sur l'asphalte de la rue Mermoz que, déjà, un groupe de gamins l'accostait.

— Houah ! C'est trop les deux têtes ! Hyper méga top ! Tu l'as eue chez Tati ?

Le monstre pressa le pas. Les gamins de la cité le suivirent, se mirent à courir en le hélant. Ils allaient le rattraper quand la tête blonde qui jouait le rôle du masque leur décocha une grimace à glacer le sang de Dracula.

— Putain, trop cool ! s'exclamèrent ceux de la cité figés sur place, elle est animée en plus. Ça tue ce truc !

Ça tuait tellement qu'ils n'osèrent pas reprendre la poursuite. Rue Charles Gide, les bus larguaient et embarquaient leur cargaison d'hommes et de femmes à l'unique tête marquée par la journée. Ceux-là étaient trop pressés de rentrer chez eux pour accorder plus d'un regard distrait au phénomène qui déambulait sur le trottoir. Le jour d'halloween, on voit vraiment n'importe quoi.

Au Brazza, les garçons encaissaient les dernières consommations. La tête brune prit le relais de son double blond et, pour éviter les rencontres, l'enfant quitta l'avenue pour le dédale des Damoiselles et les petits passages de la rue Danton. On aurait dit que la pendule avait semé ses minutes au petit bonheur sur la ville. Immeubles, béton, passages bas de plafond : ici l'avenir avait fait son travail. Pavés, jardins, pavillons courées : là, le temps n'avait pas passé. Au beau milieu d'une cité moderne subsistaient dans un potager des poireaux qui ressemblaient comme des frères à ceux qu'on voyait

autrefois dans les jardins ouvriers. Il voulut y voir la preuve qu'on pouvait échapper à la loi de l'horloge.

Bus, taxis, ambulances, motos, camions. Un vrombissement continu de moteurs faisait aux feux rouges des vagues de grande marée. De l'autre côté de la grande route, se dressait la grande horloge au sommet de la grande usine. Le masque éternua.

— Chut... On y est presque.

— Ça pique les yeux et la gorge, s'excusa l'impassible en reprenant son faciès de carton

— Allons-y !.

Crissements de pneus, freins, klaxons, cris, injures et masques furibards des automobilistes aux vitres des voitures. Il était passé. Ouf !

Murs gris, fenêtres sales, de l'herbe au bas des portes et dans les creux avares des murs; des morceaux d'enseignes en chinois semblaient pendre comme d'incompréhensibles bribes de carte au trésor; l'usine de la pendule était abandonnée depuis plusieurs années. L'enfant y pénétra et grimpa quatre à quatre l'escalier jusqu'au toit. Les deux bouches sèches, le souffle court, il souleva une trappe et prit pied sur la terrasse. Tout autour de lui, la ville étendait ses lumières et sa rumeur, à perte de vue, à perte d'oreille. Elle était vivante, poussant ses blocs et ses fumées toujours plus loin, toujours plus haut. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Une barre de fer traînait au sol. L'enfant s'en empara et attaqua les câbles électriques qui alimentaient l'horloge. Il y eut un éclair bleu.

— Hé ! Petit, qu'est-ce que tu fais là ? C'est interdit !

Panique, débandade. Une ombre au bout du toit, un chien à ses côtés. La fuite. La cavalcade. Claquement des pas repris à l'infini sur le béton des marches. L'écho d'une voix d'homme sous les charpentes nues.

— Arrête ! Arrête ! Je lâche mon Pitt !

La rumeur carnivore des moteurs tout en bas, Trop de bruit, trop de ville. Les aboiements du chien, le cœur dans la poitrine, la peur au creux du ventre, deux paires d'yeux affolés, deux langues dans deux bouches comme deux bouts de carton, deux gorges qui se serrent, plus d'air dans les poumons. Plus d'image. Plus de son. Silence. Noir.

C'était un soir d'octobre, au Kremlin, à Biscaille ou à Bicêtre, l'aiguille de la grande pendule de l'usine Géo arrêta sa course pile sur la demie de dix heures. A la même seconde, le temps sur la ville s'arrêta comme l'image d'un film sur un écran. Voitures immobiles sur la Nationale 7. Rideaux de fer à demi baissés aux vitrines des fripiers et des boutiques. Le coude levé d'un homme au zinc d'un café. Ceux-là qui courraient vers le métro, l'oreille collée à leur portable demeurèrent immobiles dans leur parole interrompue.

C'est alors que monta de la place Eugène Thomas un air d'accordéon, une valse de vingt ans, du temps de la Gigolette, du temps des bals musettes. Plus loin, là-haut sur le plateau, du côté des Martinets, on entendit la musique des lendemains qui chantent sur un tempo de rap. Ailleurs encore, un Italien sifflait un air de son pays perdu depuis la nuit des temps. Maintenant que la pendule qui prétendaient marquer pour tous les même heures et les même minutes était arrêtée, chacun pouvait choisir dans son temps celui qui avait sa préférence.

Les vieux remirent en branle des souvenirs plus vieux que leur enfance, les souvenirs du temps qu'on était pauvre les uns avec les autres, et pas les uns contre les autres. La bascule et l'octroi, le cinéma Palace et les grands arbres fiers en double haie d'honneur jusqu'à la Porte d'Italie. Les caramels Champion et les fileurs de verre, les marchands de charbon et les torrificateurs, les ferrailleurs, les biffins des puces, l'entrepôt du tramway et les cochons de la T.C.R.P. Tout se mélangeait et le bon Docteur Pierre dont les rouflaquettes vantent encore le dentifrice sur son mur de briques reprenait de la couleur.

C'était le grand tohu-bohu du temps, quand le passé cousine avec l'avenir. Une Mamie en bigoudis et un rapeur au crâne rasé comme les bagnards à la chaîne se réclamaient ensemble de la Biscaille, qui rime avec canaille, avec mouscaille, avec racaille. Léone racontait l'époque où l'on se parlait d'une fenêtre à l'autre sans être dérangés par le bruit des autos. Sliman lui répondait "Internet des cités", que c'était la même chose tout pareil. Il n'y a que sur l'emplacement de la zone qu'ils ne parvinrent pas à se mettre d'accord. Léone la situait sur le périphérique. Sliman connaissait les apaches des Martinets. Pour le reste, accord complet, total respect ! Il n'y eut guère qu'un petit groupe de jeunes en faction au bas d'une barre des Barnufles pour demeurer insensible au grand remue-ménage. Il faut dire aussi que depuis si longtemps que l'avenir les avaient oubliés, ils se moquaient un peu du temps. Qu'on arrête les pendules ou qu'on les fasse tourner d'une heure à la minute, pour eux, ça ne changeait pas grand chose.

La folie dura une semaine dans la ville, jusqu'à ce que les élus responsables et unanimes, toutes tendances politiques confondues, décident de remettre en marche la grande pendule de chez Géo. "Le temps est une valeur commune qui participe de la citoyenneté", dirent les uns. "Le temps, c'est de l'argent", dirent les autres. Le préfet

applaudit des deux mains. Pour ne pas affoler inutilement les populations, on décréta que la petite brise de folie qui avait soufflé sur la ville était due à la conjonction malheureuse de la célébration d'halloween par les commerçants avec la fête de la Parole organisée par le centre culturel. On éviterait à l'avenir de réveiller les morts et les mots en même temps.

Et le bi-être ? Qu'étaient-ils donc devenu ?

Tout était rentré dans l'ordre quand il reprit connaissance. Il se retrouva allongé sur un lit de métal blanc au centre d'une grande salle aux murs immaculés et baignée d'une lumière sans ombre. Ses bras étaient attachés au montant du lit. Une quinzaine de blouses blanches l'entourait. Leurs visages graves faisaient un ciel de lunettes au-dessus de sa tête.

— Où suis-je, demanda l'enfant ?

— Bicéphalie de Zwyhtzt compliquée de dyschromie de la pilosité crânienne. Les archives de l'hôpital font état d'un cas similaire dans les années 30, pérora un professeur.

— J'ai mal aux têtes, gémit l'enfant.

— Pathologie de céphalée aiguë, diagnostiqua une autre blouse. Mytoburyl 250 milligrammes, tranktéron et supospirine en injection intraveineuse.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous, demanda la tête brune à sa compagne blonde ?

— Syndrome schizophrénique apparemment sans altération majeure du système neuro linguistique, jargonna une troisième blouse. Alors, comment te sens-tu, tous les deux ?

— Je voudrais retourner dans la forêt derrière les murs, demanda l'enfant.

Un brouhaha lui répondit. Toutes les blouses parlaient à présent en même temps, comme des ménagères devant un étal de fraise en février : " C'est extrêmement rare !" Comme des chasseurs autour de la dépouille d'un beau sanglier : " Une très belle pièce !"

Les yeux noirs de la tête blonde laissèrent échapper une larme. Aussitôt, la tête brune vint poser sa joue contre son double ami. Mais c'était l'heure de déjeuner et les docteurs quittèrent la salle dans un flot de paroles. Une infirmière poussa le lit pour ramener le patient dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, demanda l'enfant ?

— Ils disent que tu as deux têtes.

— Ça, je le sais. Ce n'est pas bien ?

— Ce n'est pas habituel, concéda l'infirmière.

— Toi, tu as toujours la même tête, insista l'enfant. C'est mieux ?

— Je ne sais pas, mentit doucement la jeune fille.

Elle savait très bien, pourtant. Elle savait qu'elle avait une tête pour son ami et une tête pour son patron et que ce n'était pas la même, pas le même sourire, pas le même bonjour. Elle pouvait avoir une tête de cochon, une tête d'ange, une tête à claques, une forte tête, une petite tête, une bonne tête, une tête de linotte. Elle savait même que parfois elle pouvait perdre la tête sur un coup de tête. Mais on lui avait appris au centre de formation qu'on ne doit jamais raconter aux malades ce qui vous passe par la tête. Suivant l'exemple du bon Docteur Pinel qui avait été le premier, à l'hôpital de Bicêtre, à ôter les chaînes des aliénés, elle détacha l'enfant et lui fit une bise sur chaque front avant de le laisser seul. Elle prit bien soin aussi de penser à oublier de fermer la porte à clé.

Sa tête brune dissimulée sous un morceau de drap comme dans un pansement, l'enfant traversa le hall de l'hôpital sans encombre. Il avait remarqué que certaines personnes regardaient sa tête blonde avec plus de sympathie que la brune et ses cheveux crépus. L'hôpital était immense, sillonné de voitures lentes et d'ambulances qui lançaient des éclairs bleus. Ici comme dans la ville, on passait d'un siècle à un autre en traversant une rue. Il se dirigea vers les bâtiments les plus anciens pensant avoir moins de chance d'y croiser des blouses blanches. Un petit groupe d'infirmières arrivait à sa rencontre en causant. Il poussa une porte pour se cacher. L'intérieur de la pièce où il était entré était extrêmement sombre. Un bruit de cascade montait du fond de la terre. Il libéra sa tête brune et, quand ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, découvrit un puits d'où venait le bruit vivant de l'eau. C'était si profond qu'on n'en voyait pas le fond.

Plonger...Se noyer au ventre liquide de la terre où naissent dorment et meurent les légendes... Il avait entrepris de forcer le filet bouchant l'accès au puits, quand un battement d'ailes à la fenêtre le surprit.

— Une semaine que je te cherche, gronda le pigeon voyageur. J'ai cru que je ne te retrouverai jamais. Où étais-tu donc passé ?

L'enfant raconta toute l'histoire de la pendule à son ami qui l'écouta gravement.

— Il ne faut pas arrêter le temps, dit le pigeon. Il ne faut pas faire cela. Je suis revenu dans la forêt derrière les murs, et dans mon nid, j'ai pondu trois œufs. Si tu arrêtes la pendule, jamais je ne verrai mes petits.

— Mais je ne peux pas vivre avec deux têtes. Il vaut mieux que je meure.

— Bêtises, protesta le pigeon. J'ai voyagé dans le monde entier et je connais les hommes. Tous vivent avec deux têtes, au moins deux têtes ! Une pour le souvenir et

une pour l'avenir. Beaucoup ne s'en tirent pas si bien que toi. De la mémoire et des projets, on n'a rien inventé de mieux pour grandir. Viens, je te ramène chez nous.

— Tu crois demanda l'enfant ? Tu crois que je saurais grandir ?

— Je ne le crois pas, tête d'oiseau, je le sais. Tout marche sur deux jambes ici-bas, les gens, les villes, le Kremlin, Bicêtre. Viens !

Et c'est ainsi que l'enfant bi-être qui a donné son nom à la commune de Bicêtre regagna la forêt derrière les murs où il vit toujours. Il a grandi. Il commande aujourd'hui un régiment de pigeons-voyageurs qui portent des messages dans le monde entier. Il paraît même qu'il est lieutenant- colonel. Lieutenant et Colonel. Il faut bien avoir deux têtes pour porter deux képis.

©Dominique Lemaire 1999